[ PARCOURS MÉDITERRANÉENS ]

*collection dirigée par Dionigi Albera*

SÉRIE ÉCRITURES

MARIO RISPOLI
JEAN-CHARLES DEPAULE

# ITALIEN DU CAIRE

## UNE AUTOBIOGRAPHIE

ÉDITIONS PARENTHÈSES / M M S H

EN COUVERTURE :
Le Caire, la rue du 26-Juillet, ex Fouad Ier, dans les années soixante, carte postale.

COORDINATION ÉDITORIALE : GISÈLE SEIMANDI

COPYRIGHT © 2010,
ÉDITIONS PARENTHÈSES
MAISON MÉDITERRANÉENNE DES SCIENCES DE L'HOMME

ISBN 978-2-86364-157-6

*Je recompose mon enfance, je vais à la recherche de bribes de vérité, dans un jeu d'ombres où la réalité vient tromper la mémoire et les souvenirs. Les personnes qui ont marqué mes débuts dans la vie sont parfois floues. Je les reconstruis. Avec les années qui passent, des éléments se fixent : des visages, des voix, des attitudes, des expressions sans cesse répétées et qui s'encastrent dans mon esprit. Il y a aussi le climat général, la ruelle que j'aperçois de mon balcon, la grande rue des promenades de l'après-midi, la ville, la vie. J'ai essayé de capter et de décrire le lointain impalpable. Il a été plus facile de reconstruire les réalités de l'âge adulte. Pour élaborer cette vérité, plusieurs types de matériaux ont été utilisés, assemblés dans un patchwork qui m'émerveille. Et je n'ai pas voulu ordonner mes émotions. L'enfant croise l'adulte qui le regarde, et se souvient.*

CHAPITRE I

# LE VOYAGE EN ITALIE

J'avais treize ans. Lorsque nous débarquâmes à Brindisi, l'odeur me frappa et me poursuit encore : un mélange d'algue pourrie, de tôle qui rouille et de mazout. C'était donc ça le pays de mes origines ! Des gens qui sortaient de la guerre, qui recommençaient à zéro. Beaucoup parmi ceux qui étaient avec moi rencontraient leur famille pour la première fois. Ils se présentaient comme la branche qui avait réussi, quelle que fût leur situation en Égypte, car ils avaient tous au moins une bonne ou un domestique à la maison, quelque apprenti, ou planton ou préposé au café, surveillant ou gardien arabes sur leur lieu de travail. Ceux qui étaient restés en Italie vivaient dans des conditions modestes. Dans un pays « socialement stabilisé » par vingt ans de fascisme, frappé par cinq ans de guerre, de privations… et de stupeur…, les nouvelles grandes fortunes, fruit de la contrebande, du marché noir et du trafic n'avaient pas encore eu le temps et le courage de s'affirmer dans une dimension socioculturelle face aux riches, aux puissants d'antan, à ceux qui, sans tout sacrifier au fascisme, sans se compromettre totalement — ou

en payant grassement pour le faire oublier — avaient tiré avantage du régime et attendaient maintenant que le pays eût besoin d'eux, des gens habitués à administrer, gouverner.

Dans ce voyage, je ne le savais pas encore, le décalage entre les autres et moi était principalement culturel. Je me souviens que dans l'arrogance de mes treize ans j'avais fort mal accueilli un jeune mécanicien qui avait rejoint notre groupe à la gare du Caire, une valise de bois lustré à la main, conduit par un père silencieux, sicilien, la casquette vissée sur la tête et sentant le métal et la transpiration : « Toi aussi tu pars ? » Le garçon, plus âgé que moi, m'avait regardé posément et, tout en tirant quelque chose de sa valise en bois, m'avait rétorqué : « Bien sûr, et qui me l'interdirait ? » J'ignore quand j'ai accepté sans honte ce souvenir.

*[Paris, le 4 octobre 1985]*

Quand, en 1950, à treize ans, je quitte pour la première fois l'Égypte pour aller en Italie, ce ne sont pas des vacances : j'accomplis ma première « révolution ». Pour moi les vacances c'est juste quand il n'y a pas école ; l'été nous n'allons pas à Alexandrie, nous n'allons nulle part. Nous ne pouvons pas laisser ma grand-mère seule plus d'une demi-journée. Je commencerai à aller « en vacances » plus tard, lorsque je serai éclaireur. J'ai dit à ma mère que mes copains de l'école Don Bosco partent à l'occasion de l'Année sainte et que je veux aller avec eux. Cela coûte trente livres égyptiennes. J'ai tellement insisté que ma mère s'est résolue à me laisser faire le voyage. J'effectue ce périple encadré, mais « seul ».

Durant la traversée, puis en Italie, je reconnais chaque chose, chaque paysage. Ma grand-mère m'a décrit Alexandrie, le port, le bateau… Je « sais » : elle m'a parlé des passagers du pont, et des trois classes — nous, les pèlerins, voyageons sur le pont, dormant sur des couvertures de la soute. Elle m'a dit ce qu'il faut faire et ne pas faire, par exemple ne pas manger de soupe : le jour où j'en prends, j'ai le mal de mer. La vie à bord m'a été décrite, je sais qu'on ne cesse de monter et de descendre, qu'on doit constamment s'agripper au bastingage et aux rampes. La seule chose que j'ignore est le hurlement de la sirène. Je manque en tomber à la renverse au moment du départ. Je sais, et je le vérifie, que la mer est toujours houleuse au large de la Crète, Candia dans le langage de la famille, un nom qui remonte aux Vénitiens. Puis les côtes italiennes se profilent, nous arrivons à Brindisi. C'est chez

moi, et je le sais (aujourd'hui quand je vois Le Caire d'en haut, je sais aussi que c'est chez moi).

Ma grand-mère ne m'avait pas parlé de l'âcre odeur du port, faite de naphte, de charbon, de combustion, de rouille, qui prend à la racine du nez, entre les deux yeux, l'odeur du métal travaillé. Nous sommes allés dans une trattoria, où on nous a servi un repas. Dans des petites bouteilles de bière Peroni, la marque la plus courante, on avait versé du vin rouge. J'en buvais peut-être pour la première ou la deuxième fois, car nous n'étions pas des buveurs de vin à la maison. Nous avons mangé d'abord des *rigatoni*, ces grosses pâtes cannelées, avec une sauce tomate à la viande. Je ne me rappelle pas le plat suivant.

Les chemins de fer, les monuments, les œuvres d'art, le crucifix de Cimabue, les Giotto, Piero de la Francesca, la chapelle des Pazzi, la place de Sienne, Florence, Pise, Milan, je les avais vus déjà, en couleur pour certaines planches, dans la collection du Touring club italien, éditée à l'époque où le fascisme soignait l'image artistique de l'Italie, qui se trouvait dans la bibliothèque de mes grands-parents. Comme celle qu'ils avaient quittée pour la deuxième fois, en 1934, pour retourner en Égypte, cette Italie était un pays en construction. Je retrouvais quelque chose qui, dans la réalité, représentait le futur d'un passé qui m'avait été décrit, mais qui pour moi était un présent ! Je m'étonnais, mais je « savais ». La façon de parler, l'importance des dialectes… Je vérifiais que tous les dix kilomètres la langue changeait, ses cadences, du moins. J'étais dans le pays de mes grands-parents, porteur du passeport de ce pays. C'était le mien, tel qu'on me l'avait décrit, correspondant à mes attentes : une odeur, des sonorités, une qualité de l'air, des luminosités, qu'on m'avait « parlées », qu'on m'avait montrées, que j'avais rêvées…

À l'Italie que m'avaient racontée ma grand-mère et ma mère se superposaient les images des films néoréalistes. Ils passaient au cinéma Odéon qui a brûlé en 1952, lors de l'incendie du Caire. Des dames italiennes venaient le matin à sept heures faire la queue, avec leur ouvrage, afin de réserver des places pour la séance de six heures du dimanche, qui était celle des familles. Celles-ci, de semaine en semaine, occupaient les mêmes sièges. La caissière, italienne elle aussi, connaissait tout le monde. Le Kursaal — en plein air — projetait également des films presque exclusivement venus d'Italie, ensuite il y a eu le Nasr. À partir de 1945-1946 j'en ai donc vu 52 par an, du néoréalisme, du péplum, et surtout ceux que l'on appelait « les téléphones blancs », *i telefoni bianchi*, les comédies musicales pseudo-hollywoodiennes et aseptisées d'avant-guerre avec Carlo Campanini, Aroldo Tieri,

Annette Bach, une actrice allemande, Ruggiero Falconi, un acteur de théâtre.

J'ai vu aussi beaucoup d'opéras filmés, *La Traviata*, *Le Trouvère* et *Le Barbier de Séville* (magnifique), *Cavalleria rusticana*, *Paillasse*… L'art lyrique était un lien pour les Italiens expatriés. Avant d'aller à l'opéra, je connaissais déjà tous les grands airs. Il est vrai que ma mère les jouait au piano. Elle chantait également d'une voix très juste, mais des *canzonette*. On me racontait les arguments ou je les lisais. Par exemple, *Cavalleria rusticana* est l'histoire d'un charretier. Mon grand-père me chantait l'air du charretier s'adressant, en sicilien, à sa femme qui était en train de le cocufier : « Si je vais au Paradis et ne t'y trouve pas, je n'y entre pas ». Ma mère accompagnait ses récits de gestes et de mimiques, elle me disait : « Je me souviens de la dernière scène de *Cavalleria rusticana*, qui s'achève par le cri de l'homme qui se venge… Un coup de couteau. » L'opéra était porteur d'un rêve, et pour nous, dans la tradition des libéraux, Verdi c'était le Risorgimento, *Nabucco* et la prière des Hébreux, mais surtout « Viva Verdi », écrit sur les murs de Milan, V.E.R.D.I., c'est-à-dire Vittorio Emanuele Re d'Italia.

Ma grand-mère Filomena était née en 1882 dans un petit bourg à mi-chemin entre Varese et Turin, Sesto Calende. Mais ses parents étaient originaires d'un village, un village-rue, situé au pied du Vésuve, Scafati, à cinq cents mètres de l'actuelle Pompéi. Sa mère était la fille de propriétaires terriens riches (en terres, du moins), dont le père, paralysé à la suite d'un accident de cheval, avait vécu pendant une vingtaine d'années assis sur une chaise, sans manquer de rien en vendant ses terres par parcelles. Mon arrière-grand-mère — je n'ai jamais su si elle était fille unique — devait avoir une forte personnalité : elle racontait à sa fille, Filomena, comment elle allait dans les foires et gagnait les premiers prix de tir à la cible. On y tirait avec des fusils de chasse de gros calibre. À l'âge de neuf ans, en 1860 au moment de l'expédition des Mille, elle avait assisté à l'entrée de Garibaldi à Naples. J'ignore tout des circonstances de son mariage. Mon arrière-grand-père s'appelait Amato Miranda. C'était un enfant trouvé, on disait qu'il était le fils naturel du hobereau local. Je suppose qu'il fut élevé par des religieux qui le mirent en apprentissage. Il devint forgeron, fit son service militaire (l'Italie était unifiée), et apprit, à l'armée, le métier d'armurier. Il racontait, et à son tour ma grand-mère me le racontait, que son officier l'aimait beaucoup et lui avait appris à écrire son nom, ce dont il était très fier. Comme il était fier de son livret d'épargne à la poste. Il était mort en 1924 au Caire d'une occlusion intestinale, pathologie que

l'on appelait alors *Miserere*, de la prière des mourants « Seigneur ayez pitié de nous ». Sa femme est décédée en 1941, à quatre-vingt-douze ans, des suites d'une pneumonie contractée pour s'être assise dans un courant d'air après avoir dansé la tarentelle en jouant des castagnettes dans l'asile des vieillards où sa fille avait exigé qu'elle fût placée. J'avais vu cette arrière-grand-mère une seule fois, lors d'une brève visite à l'hôpital italien. Je crois me souvenir encore de son air maussade et sévère et du regard fixe, dur, qu'elle avait posé sur moi. J'avais quatre ans. Personne ne se doutait que c'était la rencontre de deux mondes.

Ma grand-mère était née dans le Nord parce qu'au moment de sa naissance son père y était employé par une entreprise de travaux publics. Les forgerons traitaient le métal des grandes constructions. Devenu maître forgeron, mon arrière-grand-père travaillait soit en Égypte, soit dans le nord de l'Italie, dans des caissons pour bâtir les piles des ponts. Deux marteleurs, *battimazza*, maniaient les maillets ou les marteaux sous ses ordres, pour plier le fer, le modeler. Il se déplaçait, le temps d'une « saison » qui pouvait durer six mois, deux ans ou trois ans, pour construire un pont, une voie ferrée, au gré des adjudications que remportait la société qui l'employait. Ma grand-mère est allée ainsi en Égypte deux ou trois fois, en différents endroits du Delta, à Beni Sueif et surtout à Benha et à Kafr El-Zayyât. Comme les Italiens n'y étaient pas assez nombreux pour avoir une école, elle fréquentait une institution tenue par des religieuses de langue française. Voilà pourquoi mes premiers rudiments de français m'ont été donnés par ma grand-mère napolitaine. Elle avait gardé ses livres, en particulier ses livres de prières. Cela provoqua un incident : au jardin d'enfants, chez les Franciscaines, on chantait en français et en italien, mais la religieuse s'adressait à moi dans cette langue. Ma grand-mère m'avait dit que, lorsqu'elle était élève, elle répondait « Bien, ma sœur ». Croyant bien faire j'ai répondu en français à cette religieuse qui me parlait en italien « Oui, ma sœur ». Rire général. J'ai été submergé de quolibets.

Ma grand-mère Filomena racontait son enfance, la vie dans les villages égyptiens, ou plus exactement l'existence des travailleurs temporaires étrangers, à la lisière de ces villages. Elle me disait par exemple que tous les matins les porteurs d'eau venaient remplir les *zîr*-s, les grandes jarres qui filtraient l'eau s'écoulant goutte à goutte à travers la terre cuite poreuse (elle disait *creta*, « terre glaise »). Les maisons dépourvues d'étage étaient installées autour du chantier. Leur sol était en terre battue. Son père allait à la chasse. Au début il utilisait un fusil à baguette qui se chargeait par la gueule. Avec elle et sa sœur, il préparait les charges de poudre et d'étoupe, le soir, à

la lumière des lampes à pétrole. Il rapportait des oiseaux. De temps à autre, au moment de la crue du Nil, ils étaient infestés par les rats qu'il tuait avec son fusil. Ensuite il s'était acheté une carabine à deux canons, mais il trouvait que les cartouches coûtaient beaucoup plus cher que les charges qu'il confectionnait lui-même.

C'est à Benha, je crois, que Filomena avait eu comme condisciples « les sœurs de la poste », avec lesquelles elle avait une grande complicité. Elles étaient les filles du directeur des postes local, un monsieur qui, me disait ma grand-mère, portait le tarbouche et était « autrichien ». Mais ces deux sœurs parlaient italien, elles étaient peut-être originaires de Trieste, de l'Istrie. Elle évoquait aussi la marraine de baptême de ma mère, « autrichienne » également, mais d'après la consonance de son nom je pense qu'elle était croate. Elle décrivait aussi une grande place où elle avait assisté à une pendaison. Longtemps j'ai cru qu'il s'agissait du célèbre épisode de Denchway : en 1906 la justice coloniale avait condamné à mort des paysans parce qu'ils s'en étaient pris à des officiers anglais qui, en chassant le pigeon, avaient mis le feu à une aire de battage et blessé un jeune homme. Mais à cette époque ma grand-mère Filomena était déjà mère de deux enfants et vivait au Caire. C'était donc bien avant, avant 1904 assurément, année de son mariage, que s'était produit l'événement dont elle avait été témoin.

Elle racontait aussi son mariage à l'église Saint-Marc, paroisse latine de Choubra. Après la cérémonie, une série de landaus emmenait les mariés et la noce. Ils traversèrent le Nil pour faire le tour de l'île de Gézira. À un croisement apparut le carrosse du khédive, vraisemblablement précédé d'une autre voiture ou de cavaliers. Mon grand-père avait dit au cocher de s'arrêter et le khédive — Abbas II Hilmi — s'était levé, leur faisant signe de passer, et les avait salués. Mon grand-père aurait répondu d'un coup de chapeau melon (*bombetta*) et d'un respectueux mouvement des épaules.

Les récits de ma grand-mère étaient empreints du sentiment de supériorité qu'éprouvaient les Européens en Égypte. Elle me racontait que son père lui disait qu'à l'atelier des ponts de simples ouvriers, qui avaient quitté l'Italie à cause de la situation politique ou économique, imposaient aux ouvriers égyptiens d'employer la terminologie technique italienne — « moi je suis là pour t'apprendre à travailler, pas pour apprendre ta langue ». Mon arrière-grand-père disait aussi à sa fille : « Les indigènes ne nous respectent plus. Avant, avec une gifle j'en faisais fuir dix, maintenant ils se rebiffent ». Ce mépris allait sans doute de pair avec un paternalisme bonhomme : j'imagine que

ces gens pensaient que les Égyptiens étaient des enfants qu'il fallait éduquer, certainement pas des sauvages à combattre.

Ma grand-mère me parlait de l'Italie, des huit années passées entre 1925 et 1933, des « mouvements », du fascisme. Elle parlait du service militaire de mon oncle dans les *bersaglieri*. Elle en était fière : elle, dont le père était analphabète, avait un fils diplômé, élève officier et elle-même avait épousé Enrico D'Angelo, un technicien de haut niveau dont les ingénieurs ne pouvaient se passer. En même temps elle évoquait le climat pesant : mon grand-père devait assumer la charge d'une famille très nombreuse, il ne se sentait pas à l'aise dans l'Italie de la fin des années vingt, il était de plus en plus déçu de l'évolution de Mussolini, de huit ou neuf ans son cadet, qui était issu du même parti socialiste où il avait milité et auquel il était resté fidèle. Il considérait que celui-ci avait trahi.

Enrico D'Angelo, mon grand-père maternel, était né autour de 1871 à Castellamare di Stabia, au sud de Naples, siège du plus grand chantier naval de l'Italie méridionale. Après son baccalauréat, il était entré dans une école où l'on enseignait les techniques des charpentes métalliques —, avait travaillé dans les chantiers navals où il avait fondé les premières sections syndicales, et milité au Parti socialiste (le Parti communiste italien n'existait pas encore). C'était un « rouge », agnostique, radical et bourgeois. À la fin des années 1890, il avait été candidat à la mairie de sa ville. Umberto I^er^, surnommé « le roi bon », ordonna à la troupe de tirer au canon sur les manifestants et les grévistes dans les rues de Milan. Lors d'un comice électoral, un officier des *carabinieri* intima à mon grand-père, « au nom du Roi », l'ordre de se taire. Mon grand-père le gifla en criant : « Vive la République ». On le jeta dans un cachot où il passa six mois. À sa sortie, la famille lui conseilla de « changer d'air ». À ce moment précis, deux lieux géographiques intéressaient les entreprises de grands travaux : l'Égypte où le haut commissaire britannique faisait construire des ponts sur le Nil ; et Odessa où les Russes construisaient un port et le chemin de fer qui y conduisait.

Ayant déjà travaillé avec le Français Paul Boubée à la réalisation de la grande galerie en verre et métal de Naples, mon grand-père accepta la proposition de la société française Five Lille et partit pour l'Égypte. Ma mère gardera longtemps après sa mort ses gros traités techniques, en français, reliés en toile rouge, avec des feuilles immenses qui se dépliaient en plans et coupes. Les dessins, auxquels je ne comprenais rien, me fascinaient.

En 1904 il épouse Filomena Miranda. Elle me racontait comment ils s'étaient connus en Italie, à l'occasion d'un congé de celui qui allait devenir son mari. Lors d'une excursion de Castellamare, où habitait sa famille, à Pompéi il s'était dit : « Je vais pousser jusqu'à chez Don Amato ». Il avait connu mon arrière-grand-père en Égypte, où ils avaient travaillé ensemble. Il demanda à cette jeune fille de dix-neuf vingt ans si elle aimerait retourner y vivre — « Pourquoi pas », lui répondit-elle. Adulte je suis allé très souvent voir le jardin public de Castellamare, où se déroule ce rituel si courant, aujourd'hui encore, en Italie : les hommes se promènent lentement en conversant, et font davantage d'arrêts que de pas.

Ils auront quatre enfants, dont trois atteindront l'âge adulte : Algesira, ma mère (1905-1971), Giovanni (1906-1998), que nous appelions par son diminutif, Gianni, et Edmondo (1914-1988). Mon grand-père prendra sa retraite en 1924, au bout d'un quart de siècle de travail et l'année suivante emmènera toute sa famille en Italie où ils vivront huit ans. Vers 1933 il trouve le régime fasciste insupportable et décide de ramener les siens en Égypte. Sa femme, qui aurait souhaité rester en Italie, fait une dépression nerveuse et au Caire impose à son mari de quitter la chambre conjugale. Jusqu'à sa mort il dormira dans *la camera di tutti i giorni*, la pièce à vivre. Filomena, semble-t-il, n'avait jamais vraiment apprécié les relations sexuelles. Dans ses moments de rage mon grand-père disait à sa fille : « Il n'y a pas eu de soir où elle n'était pas fatiguée ! » Je me souviens que souvent, après le déjeuner, il s'asseyait sur un bahut qui était à la cuisine. La femme de ménage faisait la vaisselle. Ma mère, embarrassée, m'emmenait faire la sieste, il était clair que c'était surtout pour quitter les lieux.

Enrico D'Angelo, mon grand-père, mourra d'un cancer de la prostate en 1942. L'aîné de mes oncles, Gianni, est en Italie depuis 1938 et Edmondo a été mis par les Britanniques dans un camp d'internement civil. Il se mariera en 1947 et sera toujours un peu distant et silencieux, comme sa mère. Avec Gianni j'ai établi un dialogue à l'âge adulte. Je croyais qu'aucun des deux n'avait eu d'influence sur moi, mais avec les ans je me rends compte que j'ai hérité d'un air de famille, de certaines de leurs attitudes, de leurs façons de faire et de penser. Autant que je sache, mon grand-père maternel m'a donné de l'affection et un brin d'humour. Il m'emmenait au marché, il connaissait tout le monde et avait toujours à la bouche un mot, une boutade, une plaisanterie. Il écrivait l'italien et le français, lisait l'anglais, parlait l'arabe. Souvent, pour mieux se concentrer, il lisait à haute voix. Quand ma mère et ses

frères étaient adolescents, il leur faisait tous les soirs après dîner la lecture d'un chapitre en français ou en italien.

Mes deux oncles, qui, après une scolarité en Égypte, avaient fait leurs études supérieures à Naples, étaient profondément fascistes. Le plus jeune, Edmondo, me dira plus tard : « Que voulais-tu que nous soyons ? Le jour où je suis arrivé à l'école, on m'a appris la nation, le drapeau, toutes ces choses… C'était le seul message, jusqu'en 1940. » Il avait commencé à avoir des doutes au Caire avec la promulgation des lois raciales : la moitié de ses amis italiens étaient juifs. Pendant la guerre, il fut interné pendant quatre ans. Il finit par s'inscrire à ce qu'on appelait l'Italia Libera, le mouvement des partisans, des antifascistes.

Gianni avait été volontaire pour partir à la guerre. Avant de rentrer en Italie, en 1938, enseignant l'italien chez les frères et travaillant comme comptable chez Fiat il avait exercé, en réalité, une troisième activité. Ayant fait son service militaire comme élève officier, il avait acquis l'enthousiasme que pouvait donner aux jeunes l'endoctrinement fasciste d'une Italie puissante en Méditerranée. L'Italie s'apprêtait à envahir — nous disions « conquérir » — l'Éthiopie afin d'avoir, elle aussi, un empire. Et surtout pour canaliser vers ses propres territoires d'outre-mer l'hémorragie des Italiens qui allaient chercher fortune là où il y avait du travail pour des gens affamés, peu qualifiés et prêts à tout. Gianni, qui avait gardé des contacts étroits avec l'état-major italien, avait été chargé, en sa qualité d'officier de réserve, de fournir des renseignements sur le dispositif militaire britannique, spécialement dans la zone du canal de Suez. Il était notamment parvenu à fournir les plans de défense du Canal, en soudoyant les sergents dactylographes maltais qui détenaient les clés des archives. En une nuit ils recopièrent ces documents et le lendemain matin tout était rentré dans l'ordre. Ma grand-mère me racontait « la geste de Zio Gianni » semant dans les ruelles de la vieille ville les sbires qui le suivaient. Il se déplaçait à bicyclette et connaissait tous les coins des « quartiers arabes ». Il parvenait ainsi à tromper même le *constable* anglais qui le pourchassait à motocyclette. Gianni était très fier d'avoir reçu la seule décoration qui n'ait pas été abolie par la République, l'ordre de l'étoile coloniale. La dernière fois que je l'ai vu, d'ailleurs, il m'a remis son diplôme et ses médailles.

Il m'avait raconté comment il avait bénéficié d'informateurs de deux genres : quelques sous-officiers maltais ou chypriotes corrompus et des Orientaux, égyptiens ou originaires des anciens territoires ottomans passés sous mandat britannique ou français et qui rêvaient d'indépendance. Bien plus tard, je me rendis compte que Taha, le

coiffeur chez qui j'allais enfant, dans le passage Green, avait milité dans les rangs des Chemises vertes (Misr el-Fatât, « Jeune Égypte ») et était resté un proche du général germanophile Aziz el-Masri, après son départ à la retraite en 1954. Il devait être né au moins au début du siècle. Il parlait italien et allemand, c'était un sportif invétéré, circulait à motocyclette et en toute saison faisait une heure de natation par jour. Son fils Nazmi parlait lui aussi italien. D'après ses traits, sa mère devait être soudanaise ou yéménite. J'apprenais par bribes l'histoire. En 1940 et 1942 il y avait eu plusieurs tentatives de la part d'officiers égyptiens de rejoindre les forces germano-italiennes dans le désert occidental. La bataille d'El-Alamein détruisit à jamais leurs espoirs. Parmi ces officiers se trouvait le jeune Anouar al-Sadate. Dans les années 1980, je rencontrai un jour, en France, un Libanais d'Égypte. Ayant appris qui j'étais, il me raconta qu'il avait un ami, Giovanni D'Angelo (mon Zio Gianni) auquel il avait fourni jadis des renseignements militaires. De passage à Rome, je portai à mon oncle les salutations d'un de ses anciens « correspondants ».

En 1943, au moment de l'armistice, Gianni choisit de rester fidèle à son serment « de défendre l'Italie » : la propagande comparait l'invasion des Américains qui avaient débarqué en Sicile à la montée des Vandales venus jadis d'Afrique, alors que les Allemands étaient des alliés. Il ne fallait pas changer de cheval au milieu du gué. Il se rendit de Rome à Milan à bicyclette pour rejoindre les troupes de la République sociale de Mussolini, la république de Salo créée de toutes pièces par le III^e^ Reich. Il fit encore deux ans de guerre comme *repubblichino*. Une fois démobilisé, il est passé par les innombrables filtres de l'épuration, sa carrière en a été un peu retardée. Jusqu'à sa mort il a ensuite voté communiste : les communistes comme les fascistes s'opposaient aux Anglo-Saxons. La romanité…, contre l'Alliance atlantique, contre les Américains, pour la liberté des peuples. Son cas n'est pas exceptionnel. D'une certaine façon, après avoir été fasciste il avait rejoint son père, qui lui disait en napolitain que Mussolini était *cape é boccia*, *cape é bomba*, une « tête de boule », une « tête de bombe ». Et aussi *cape é merda* (les religieuses, elles, étaient appelées *cape é pezza*, « têtes de chiffon »).

Mon grand-père ne m'avait guère parlé de son pays. C'est ma grand-mère qui m'a raconté l'Italie en me racontant sa vie. Elle avait dix-huit ans en 1900 et avait connu la grande terreur du passage du siècle. Mon oncle Edmondo lui demandait souvent : « Tu te rappelles comment les gens réagissaient, est-ce qu'ils avaient peur, est-ce qu'ils étaient heureux ? » Elle ne répondait pas vraiment. En me parlant d'elle, elle

répétait aussi ce que sa mère lui avait dit et à ses récits se sont ajoutés les souvenirs de la mienne. Je me rends compte que ma grand-mère, en me racontant des histoires, des pans entiers de son enfance, me donnait la notion de mon italianité historique, alors que ma mère, elle, m'inculquait une italianité méridionale de façon diffuse, à travers une discipline de vie (« Change de chemise, range tes pantalons, nettoie ta chambre »…). Elle me suivait dans mon expression quotidienne. Elle aussi me parlait de son enfance, mais de façon pratique. « Quand j'avais neuf ans, ma mère a eu son dernier enfant. Pendant une année elle ne m'a pas envoyée à l'école parce qu'elle avait besoin que je l'aide à s'occuper du bébé. J'ai perdu un an parce que je suis restée à la maison ». Elle lui reprochait d'avoir encouragé son ignorance et son enfermement. « J'ai pris des leçons de piano pendant douze ans, j'ai appris le chant, je sais broder. On aurait mieux fait de m'envoyer dans une école de dactylographie, j'aurais été beaucoup plus utile, j'aurais gagné ma vie, j'aurais été indépendante. Mais mes parents étaient trop présents, trop traditionalistes » (en effet, mon grand-père, militant socialiste, n'en était pas moins un bourgeois). « On m'a utilisée ». Un jour une grande dispute éclata. Ma grand-mère avait fait allusion à une autre fille, perdue en couches : « Ah ! si elle vivait… — Oui, lui rétorqua mon grand-père, elle aussi, tu l'aurais transformée en boniche ! » Crise de nerfs, vapeurs, sinapismes. Puis la maison plongée dans le silence.

Ma grand-mère Filomena, sèche, droite, les lèvres minces, les cheveux tirés sur la nuque, me racontait l'histoire. Celle de sa mère, de Garibaldi, des villages égyptiens. Ma mère me fournissait des instruments de compréhension, à travers ses injonctions. « Va à l'essentiel, ne te perds pas dans les détails, tâche de comprendre où tu vas, ne te laisse pas influencer », autant de choses que j'exprime ici en français, mais que j'ai reçues en italien. Il m'a fallu un moment pour opérer une sorte de translittération sur la valeur des mots, longtemps je ne me suis pas senti en équilibre tant que je n'avais pas intégré une langue dans l'autre. Des pensées continuent de me venir en français et je les écris en français, et d'autres en italien que j'écris dans cette langue, que je n'ai apprise nulle part, et partout. J'y ai été jeté. On m'a envoyé dans une école française, mais on m'a contraint à l'italien. On ne parlait pas d'autre langue chez moi et on était très strict quant à la syntaxe et à la prononciation. On veillait en particulier à ce que je roule correctement les *r*, en me faisant répéter : *Trentatre trentini trottavano su per Trento tutti e trentatre trottando*. Mais parfois, quand nous étions tous les deux, loin d'oreilles étrangères, ma mère, elle, s'adressait à moi en napolitain.

**Le centre moderne du Caire en 1953, avec, à l'ouest, l'île de Zamalek.**
Alabino Caserta, *Map of Cairo, Alexandrie*, Le Caire, The Egyptian Trade Index, 1953.

POSTFACE

# FAIRE LE PORTRAIT DU *KHAWÂGA* MARIO ?

Quand l'idée se dessina, je ne saurai le dire. Elle prit d'abord la forme d'une question souvent répétée par ses proches, y compris ses deux fils : quand Mario Rispoli se déciderait-il à entreprendre le récit de sa vie ?

Quelque chose se noua, me semble-t-il, à la fin des années quatre-vingt, au Caire, où j'avais vécu entre 1970 et 1972 dans le cadre du service national, y faisant à l'époque la connaissance de Mario Rispoli. J'y résidais de nouveau, en tant que chercheur au CNRS. Désormais installé à Paris, il revenait régulièrement en Égypte. Nous nous rencontrions dans le périmètre du centre ville où s'étaient déroulées les quarante-cinq premières années de sa vie — il y était né et y avait grandi, il s'y était marié, y avait travaillé — et où j'habitais à mon tour. Lors d'une de ses visites nous avons passé, en fin de journée, un long moment sur le balcon de mon appartement, au-dessus de la rue du 26-Juillet, ex-Fouad Ier, face au cinéma Rivoli. Nous avons regardé, devant nous, l'immeuble Green, puis, plus à droite, le Grand Hôtel, le débouché des rues Talaat Harb et Tewfikieh, et la perspective menant au jardin de l'Ezbékeyya ; à gauche, le départ de la rue Champollion conduisant au marché du Maarouf, le long de la Cour suprême. Il a évoqué le quartier, comparant réalité

présente et souvenirs. Détaillant ce que nous pouvions voir, ce qui n'existait plus et ce qui échappait à notre champ visuel, mais dont nous entendions la rumeur, derrière nous.

Des années passèrent encore avant que l'idée devînt un projet, alors vite mis en œuvre. Dans mon souvenir, Mario m'avait annoncé, au téléphone, qu'il prenait sa retraite, et je lui avais dit : « Tu vas pouvoir te mettre à la tâche ». Il m'avait répondu : « Oui, mais avec toi ». Telle est du moins ma version. Lui affirmait que l'initiative venait de moi. Le 3 mai 1999, à Paris, nous avons commencé, devant un « enregistreur », comme on dit dans le français du Levant. Les premières heures ne le satisfirent pas, il jugeait ses propos décousus, compassés — « il y a plus l'envie de bien faire que l'envie de dire. Il faut que j'apprenne à mieux approfondir… et mieux… définir les contours. » Notre conversation se poursuivrait durant trois années avec des pauses dues à ses voyages, au Caire le plus souvent, et à mes déplacements.

Nos entretiens devaient fournir la matière de textes qui allaient être amendés, étoffés, coupés et dont les informations seraient vérifiées. Il avait commencé à ouvrir, comme à contrecœur, ses archives personnelles, et à relire (et à me lire) des notes, des poèmes dont il était l'auteur, des copies de lettres envoyées et reçues. Je lui proposai d'intégrer tels quels plusieurs de ces documents dans ce qui deviendrait le livre que, dès le départ, nous nous étions fixé comme objectif. Mario entreprit peu à peu, non seulement de corriger et enrichir les transcriptions que j'avais établies de ses propos, mais de rédiger des fragments, puis des chapitres. L'un d'eux fut écrit par lui d'une seule traite, sans entretien ni « préparation » préalable : il venait de me raconter l'enterrement de sa mère, quasiment sur le pas de la porte, à la fin d'une séance de travail et je lui avais dit en le quittant : « tu devrais l'écrire ». Je pensais à quelques paragraphes, il rédigea un chapitre entier sur ce thème, « *Carica di lacrime e di lutti* » (« Chargée de larmes et de deuils »), litanie des décès violents ou paisibles ayant ponctué sa vie, depuis sa petite enfance.

Entre nos rendez-vous il m'adressait des articles, voire des encarts publicitaires, et, tapés à la machine ou manuscrits, des sortes de billets d'humeur. Par exemple, avec ce mot : « Pour garder la machine en marche » (le 4 octobre), deux pages à propos des réactions à l'attentat du 11 septembre 2001, dont le schématisme l'inquiétait. J'ai conservé également le compte rendu par André Burguière d'un livre de Nathan Wachtel sur le destin des juifs marranes espagnols et portugais en Amérique (les marranes étaient

un thème qui lui était cher). Il l'avait accompagné d'un commentaire (du 27 décembre 2001), où il évoquait notamment l'hypothèse d'une « culture ottomane » (autre thème de prédilection). Il y eut aussi une coupure concernant l'actualité égyptienne (« Que penses-tu de cet article ? Les Égyptiens parlent-ils de "macchabées" et se tapent-ils sur les cuisses ? Étrange ! »). Et ceci, noté au crayon, sans date : « *Etna* / la *sciarra* di fusco / la coulée de lave. » Parce que je lui avais parlé de la musique de Salvatore Sciarrino ? L'image de l'éruption lui plaisait.

Nous nous suggérions mutuellement et échangions des lectures : des autobiographies, pour voir comment elles étaient confectionnées, des relations de voyage, des témoignages.

Nous avons travaillé pendant cinq ans. Dans un premier temps, c'était chez moi devant un magnétophone, après des bribes d'entretien qui s'étaient déroulées dans le bureau qu'il avait occupé quelques mois à la chambre italienne de commerce de Paris. Puis, les séances eurent le plus souvent lieu chez lui, à Meudon-la-Forêt, devant un ordinateur, notre principale activité étant désormais l'écriture. Dans les derniers mois nos rencontres étaient hebdomadaires, suivies d'un repas généreusement préparé par sa femme Huguette. Pas à pas, dans un échange de questions et de réponses, de propositions et d'objections un texte prenait forme. À chaque étape le résultat était soumis à l'épreuve d'une lecture à haute voix par Mario.

La rédaction fut achevée à l'automne 2004. Souffrant depuis quelques mois d'une leucémie dont on pensait que l'évolution serait lente, il se fatiguait vite. Les dernières séances de travail furent éprouvantes pour lui, il veillait à ne rien en laisser paraître. Quelques semaines plus tard, on l'hospitalisa d'urgence à Paris, sa maladie s'avérait foudroyante. Il y eut des rémissions, il rentra un moment à Meudon, reprenant une vie plus habituelle. J'ai conservé le message qu'il m'envoya le lendemain d'un dîner auquel il m'avait convié avec des proches :

> *Date : Mon, 14 Mar 2005 09 :42*
> ravi de t'avoir vu, pardon pour mes silences : il y a des moments où j'ai l'impression de tirer le temps avec les dents et la fatigue m'accable. Ce matin, je suis un tout petit peu plus vaillant : pour combien de temps. Aussi, je m'explique et m'excuse. Reviens quand tu veux. Amitiés
> mario

Il retourna à l'hôpital, où il mourut le 19 avril 2005.

Peu de temps avant sa disparition, il suggérait encore des corrections, jusqu'à que nous convenions que le livre était achevé. En lui répétant : « le livre est terminé, n'est-ce pas ? » j'avais le sentiment de lui faire violence. Dans sa chambre de l'Hôtel-Dieu, il m'annonça qu'il souhaitait écrire un autre texte, plus bref, pour parler de la manière dont les infirmières, infirmiers et médecins, venus des quatre coins du monde, qui s'occupaient de lui, et qu'il traitait avec une constante courtoisie, illustraient les vertus de la France républicaine qui lui avaient été inculquées au lycée français de Bab el-Louk. Il ajouta qu'il comptait sur moi pour l'aider à réaliser ce nouveau projet. Je m'y engageai, bien sûr.

## DES RÈGLES DE FONCTIONNEMENT

Assez tôt, un découpage en chapitres, sinon un plan, avait été esquissé, avant que soit retenu le principe d'une organisation rompant avec la linéarité de la chronologie, peut-être pour conjurer « l'illusion biographique » qui, selon la formule de Bourdieu, postule que « la vie constitue un tout, un ensemble cohérent et orienté[1] ». Il nous semblait en tout cas intéressant, en procédant à des regroupements thématiques, de varier les angles et solliciter au mieux l'attention des futurs lecteurs.

Dès la première phase, plus orale, de notre travail, nous avions fixé, progressivement, des contraintes communes ou, comme disent les logiciens, des règles de fonctionnement. Elles furent ensuite augmentées, précisées ou modifiées. Très vite j'avais proposé à Mario que nous ne nous interdisions aucune sorte d'association d'idées ni les digressions ainsi induites (un principe de digression maximum), en nous réservant la possibilité d'élaguer par la suite, et de réordonner les matériaux ainsi recueillis. Par ailleurs, je l'invitais à privilégier le registre factuel, en laissant de côté les « moralités » dont il aimait bien assortir sa conversation. Furent également écartées des considérations, qui lui étaient familières, sur l'histoire du Moyen-Orient qu'il appréhendait dans la longue durée, en établissant des comparaisons stimulantes entre des périodes de l'Empire ottoman et des événements présents. L'image de lui qui en résulte correspond bien à la figure qui s'est modelée au cours de la lente élaboration de cette autobiographie, et qui est sans doute

[1] Bourdieu, Pierre, « L'illusion biographique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 62-63, 1986, p. 69. ◆

plus quotidienne, plus affective, physique que celle qu'il offrait au premier abord (je l'associe volontiers, cette image, à une conversation que nous poursuivions, un après-midi, chez lui, tandis qu'il cirait longuement, lentement, ses chaussures).

Cette contrainte, le primat du factuel, allait de pair avec une autre : privilégier des événements dont il avait été témoin ou acteur, écarter les récits de seconde main. Et lorsqu'il tentait de reconstituer des pans de l'histoire de sa famille ou rapportait des éléments de sa tradition, nous étions convenus de préciser autant que possible par qui avait été transmise l'information et dans quels termes. Plus qu'à des références d'ordre anthropologique, nous pensions à la notion d'*isnâd*, la chaîne des transmetteurs et des garants qui valide la relation des faits et gestes du prophète Mahomet, les hadiths, et sert de modèle aux récits biographiques, tant profanes que sacrés, qui se sont écrits au cours des siècles dans le monde musulman.

La mention de ces chaînons, transmetteurs, médiateurs, a été maintenue dans la rédaction finale, à la différence d'autres éléments d'étayage provisoires qui, compte tenu de l'écriture mise progressivement au point, n'avaient plus de justification et furent effacés : ni les questions ou relances ni les essais et erreurs ni les repentirs, ni les états successifs ou variantes n'ont laissé de trace, de trace bien visible du moins. De quoi vérifier l'idée que développe James Clifford, dans un beau texte sur « la construction ethnographique d'un soi », où il rapproche le romancier Joseph Conrad et l'ethnologue Bronislaw Malinovski : l'écriture est effacement, « il faut, rappelle-t-il, choisir, combiner, réécrire », et les textes intercalaires, pour l'un, les notes de terrain, pour l'autre, « doivent être *transformés* en portrait vraisemblable[2] ». Pour ce qui concernait l'*Italien du Caire*, il fallait faire aussi la part de l'autocensure, tantôt inconsciente tantôt délibérée, qui intervenait dans la construction de cette présentation de soi, une présentation qui fût « acceptable », en dépit, ou à cause de la mise à nu — sans précédent, disait Mario — à laquelle il se livrait, dans cet (auto)portrait et qui, à ce titre, impliquait un cadrage et supposait un destinataire, un lecteur en l'occurrence, à commencer par le cercle de ses proches.

En même temps, nous souhaitions le moins de glose possible, en essayant de nous en tenir, à notre façon, au parti énoncé par Patrick

[2] Clifford, James, *Malaise dans la culture L'ethnographie, la littérature et l'art au XX^e siècle*, Paris, École nationale des beaux-arts, 1996, p. 113. ◆

Williams : « L'exposition vaut commentaire » — ou encore : « il n'y a rien à gratter, rien à chercher[3] ». En faisant davantage confiance aux effets de montage, en recourant notamment à des extraits de correspondances de Mario ou de pages qu'il avait écrites à différentes périodes, certaines datant de plus de quarante ans, à des textes portant les marques d'une facture plus personnelle ou « subjective », comme on dit. Insérés dans leur forme originelle, ils sont venus ponctuer le récit. Autre contrainte : pas de note venant éclairer un terme étranger, un lieu, une particularité culturelle. Nos premiers lecteurs nous ont aidés à la respecter, nous indiquant des mots à traduire ou à expliciter, des précisions à apporter, dans le fil du texte.

Cela a peut-être contribué à aiguiser encore davantage le regard de Mario et son sens de la formule éclairante, énoncée d'abord oralement avec un mouvement de la tête, sans pour autant sacrifier au mot d'auteur. Par exemple cette observation, à propos de son grand-père qui s'adressait aux marchands en arabe : « À l'enfant que j'étais il paraissait parler correctement cette langue : je n'ai jamais vu d'hésitation dans les yeux de ses interlocuteurs ». Ou la comparaison de la salle de rédaction de la radio avec « un film américain ou anglais, en noir et blanc ». Ou la longue cour d'un immeuble, caractérisée « par une sorte d'hyperréalisme européen, que l'on ne rencontre que dans les climats reconstitués ».

J'avais imaginé un moment que le texte final serait marqué par l'oralité, par des levantinismes ou italianismes — « je sortais au balcon »…, « je l'attendais sous l'immeuble »…, « il habitait à la rue… », « la Shell, la Fiat »… Il est devenu, au fur et à mesure que sa rédaction se précisait, de plus en plus écrit, et dans un français de France, ce qui, aux yeux de l'ancien élève du lycée de Bab el-Louk, était la moindre des choses ! Cette écriture à deux, parvenue à une sorte de point d'équilibre, nous pouvions l'assumer l'un et l'autre sans réserve, adjectifs, adverbes et conjonctions étant le principal objet de nos négociations. Elle est le résultat d'un *compromis*, le terme devant être entendu dans son acception contractuelle : un engagement réciproque.

Souvent, et de façon insistante, je lui avais demandé de compléter, d'approfondir ses descriptions. J'introduisais sans doute un biais ethnographique. Lui-même était soucieux d'exactitude. Par exemple, il y eut plusieurs versions successives de la description de l'immeuble de son enfance, qu'il fit

[3] Williams, Patrick, *Nous on n'en parle pas : les vivants et les morts chez les Manouches*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 1993, p. 2 et 95. ◆

sous la forme d'une visite guidée à distance. La première était la transcription littérale de ses paroles, qui ne gommait ni les hésitations, ni les retours en arrière, ni les corrections. Pour finir, il décida de réécrire entièrement la dernière, celle, du moins, qui me paraissait aboutie : « Depuis le niveau de la rue, une vingtaine de marches conduisent à un palier sur lequel donnent deux appartements situés en vis-à-vis, et, au fond, deux autres, le premier sous la volée de l'escalier et le second, disposé symétriquement. Des bureaux y sont installés. Les occupants ont changé au cours des années. J'essaie de me souvenir des premiers… » Il me donna l'autorisation d'exploiter ces états successifs d'un point de vue scientifique [4].

De son métier il parlait volontiers, il était donc aisé de le pousser à le faire davantage, à revenir sur son apprentissage depuis ses premiers essais de dactylographe à l'ANSA, sur les conceptions et les aspects techniques de son travail de journaliste de radio et d'agence, sur les lieux et leur ambiance, sonore en particulier, sur les rythmes des différents types de machines — il y a beaucoup d'ambiances sonores dans les souvenirs de Mario. Il montrait ce qu'a de spécifique le travail d'un journaliste d'agence confectionnant des dépêches qui ne seront pas lues par le lecteur « terminal », mais par d'autres journalistes à qui ils serviront de matière première. Il m'apprenait par ailleurs la conception que l'école anglo-saxonne à laquelle il avait été formé avait de l'écriture, dont le style était commandé par la nécessité de donner l'information « sèche ». Le mot revenait dans sa bouche. Je l'entendis, depuis, prononcé également par certains de ses collègues.

Je découvrais aussi les rapports « détendus » qu'il avait établis avec la censure politique, comme dans un jeu — telle était du moins l'impression qu'on en avait à l'écouter et le lire vingt ans après. J'aurais peut-être dû l'inciter à parler plus en détail du pouvoir qu'il détenait en tant que journaliste, seulement évoqué, et de ses relations avec la politique italienne dont il était un médiateur.

Je n'avais pas soupçonné jusque-là ce qu'avait signifié pour lui son travail à la radio égyptienne : une expérience professionnelle, et une aventure des années Nasser « difficile à imaginer ». Une autre forme de cosmopolitisme, dont l'anglais était la langue, que celle qu'il avait connue à travers ses camarades du lycée français : le contact des réfugiés politiques, des

[4] Je les ai analysés dans « *À force de marcher…* À propos de déambulations descriptives », in Samia Naïm (dir.), *La rencontre du temps et de l'espace. Approches linguistique et anthropologique*, Louvain-Paris-Dudley, Peeters, 2006, p. 7-34. ◆

militants de mouvements de libération, intervenant dans les émissions que diffusait depuis Le Caire « La Voix des Arabes », « Sawt el-Arab ».

## MARIO RISPOLI ET LES ADHÉRENCES DU MONDE

Lorsque nous nous étions lancés dans ce projet de livre j'avais pris conscience de ce que ma situation avait de paradoxal : pensant connaître Mario, ami de longue date, je croyais avoir une idée assez claire de ce qu'il allait dire, et qu'il dit en effet : sa naissance au Caire (en 1937), dans une famille d'origine napolitaine qui y était établie depuis plusieurs décennies, son passage par le lycée de la Mission laïque française ; le cosmopolitisme d'avant 1956 ; son métier, les guerres et événements qu'il avait couverts dans la région jusqu'en 1979. À l'évidence, il sortait des limites de cette épure : au bout de quelques heures d'entretien l'image se troublait, j'étais débordé, et plus, sans doute que si, ne sachant rien de lui, je m'étais laissé librement porter par ses paroles, attendant de voir ce qui adviendrait.

Longtemps je n'avais pas mesuré le poids de la culture napolitaine dans son éducation, dans ses perceptions et dans son attitude devant la mort que le chapitre « *Carica di lacrime e di lutti* » écrit d'un seul jet me révéla, même si j'avais déjà identifié son goût pour la langue dans laquelle sa mère lui parlait quelquefois lorsqu'ils étaient seuls. Et même si j'avais assisté avec lui à une présentation de scènes de la *commedia dell'arte* à l'Opéra du Caire (il jubilait). Ce que ce chapitre dévoilait ne fut pas l'unique révélation. J'accédai peu à peu à bien des aspects qui m'avaient jusque-là échappé. Pour avoir presque toujours rencontré Mario dans le centre moderne du Caire, j'ignorais que son expérience de la ville ne se cantonnait pas à ce quadrilatère : très tôt, faisant l'école buissonnière, il avait exploré les quartiers « indigènes » où, adulte, il retournait, observant les permanences et les transformations. Je ne soupçonnais pas davantage ses terreurs d'enfant. Ni le rapport qu'il entretenait avec son corps. Cet homme était capable d'évoquer avec émerveillement la beauté d'une femme, de parler avec précision et délice d'un plat ou d'un dessert, ou d'une odeur, celle « des parfums éventés et des cosmétiques, et du « sésame écrasé qui flottait sur les lèvres des petites filles des familles pauvres ». Et il ne savait ni nager ni monter à bicyclette ni danser ni conduire une voiture.

Par ailleurs, je ne me représentais pas ce que signifiait son attachement pour les éclaireurs de son adolescence. Ni l'importance que l'hospitalité de ses camarades juifs avait eue pour ce petit catholique, ainsi que son goût pour la langue française. Malgré une fréquentation de trente années, je ne mesurais pas, non plus, l'exacte portée de l'évolution de son point de vue sur le monde, que naguère il m'était arrivé de juger assez réactionnaire, voire cynique (ce que je n'avais pas manqué de lui dire). Peu à peu je voyais se nouer et se dénouer, en une sorte de roman de formation, les fils d'une individualité qui se construisait dans un double mouvement : à l'intérieur du cercle familial, en s'y retranchant, mais aussi en s'opposant à celui-ci, et en se projetant vers un monde inconnu : d'abord celui auquel le lycée de la Mission laïque française lui donnait accès, puis celui où la rupture de 1956 le précipitait, quand, à la suite de la nationalisation par Nasser du canal de Suez et de l'intervention militaire conjointe de la France, de la Grande-Bretagne et d'Israël, non seulement Français et Britanniques étaient partis, massivement, mais également, avec une intensité variable, des membres d'autres minorités. Peu à peu je saisissais comment son regard s'était infléchi, parfois radicalement, comment il s'était intéressé à l'Égypte et à la région après y avoir vécu entre parenthèses.

Rétrospectivement il m'apparaît que ce portrait en forme de récit comprend peu de plans d'ensemble, mais procède plutôt par cadrages moyens ou serrés. Cela permet sans doute de restituer de manière point trop abstraite et générale les situations, paysages, choses et gens, auxquels Mario Rispoli avait été confronté et dont j'avais, au début de notre travail, une perception lacunaire et schématique. Il importait de rétablir l'environnement, le « hors champ », qui ne se réduisait pas à une toile de fond. Beaucoup de ce qui l'avait entouré était resté vague pour moi, en particulier ce que signifiait être Italien au Caire : être fier de la patrie fasciste même si l'on avait, comme lui, un grand-père socialiste, puis, à partir de la bataille d'El-Alamein, vivre l'humiliation d'appartenir au camp des vaincus, mais se percevoir comme supérieur aux autochtones, jusqu'au basculement de 1956. J'éprouvais le besoin de mieux saisir, aussi, comment les siens se situaient socialement dans la communauté italienne locale, ce qui caractérisait les milieux dits cosmopolites de l'Égypte de la première partie du XX^e siècle, qui, je m'en rendais peu à peu compte, avait représenté pour Mario une ouverture si décisive. Et le climat des années suivant l'avènement de la république.

Mario était le motif, central, d'une composition, d'un patchwork. Il employa le mot : « plusieurs types de matériaux ont été utilisés, assemblés dans un patchwork qui m'émerveille [5] ». *Mosaïque*, dirait Howard Becker : « Des morceaux différents enrichissent diversement notre compréhension : certains sont utiles pour leur couleur, d'autres parce qu'ils permettent de discerner le contour d'un motif. » D'Alain Corbin je retiendrai la notion d'*adhérences* : « Dans le cas de la biographie [...] quelle signification peut revêtir l'étude d'un individu coupé de son environnement ? Cependant, si l'on triture longtemps un objet limité, si on l'examine patiemment, il peut bien souvent révéler toutes sortes d'adhérences. Il devient [...] une voie d'accès à quelque chose de plus vaste [6]. »

## LE *KHAWÂGA* MARIO, ITALIEN DU CAIRE

Le titre de ce livre aurait pu être *Signor Mario*. Il aurait fait écho à la façon si marquante dont, alors qu'il était encore un tout petit garçon, lui fut signifiée une identité par un homme dont l'agonie provoqua chez lui une vive et durable crise. Une identité non seulement italienne et masculine, mais « bourgeoise », comme l'illustre la mésaventure du grand-père, qui, croyant pouvoir descendre dans la rue sans chapeau et col dur fut ravalé, un moment, au rang plus ordinaire d'un *Don* Enrico.

J'avais proposé un moment *Un Italien d'Égypte*. Mario trouva cet intitulé trop large : il était natif du Caire, il avait grandi dans cette ville, y était devenu adulte, découvrant plus tard le pays alentour. Oui, il était bien un Italien du Caire. Parmi les titres possibles, *Khawâga Mario* nous plaisait particulièrement sans doute à cause de ce qu'il évoque du système ottoman dans lequel les différentes communautés coexistaient en se gérant, avec une latitude variable selon les périodes et les lieux, dans une relative autonomie.

L'usage du mot *khawâga* a évolué, ne serait-ce que parce que la composition démographique de l'Égypte a changé. « *Khawâga* est un terme utilisé pour désigner les étrangers non musulmans et surtout les minorités locales », écrit Lucie Ryzova, qui s'est attachée à l'entre-deux-guerres. Elle note que, dans le cinéma égyptien des années trente et quarante, où il apparaît comme un type marginal, le *khawâga* est presque toujours traité

[5] J'ai développé ce thème dans « Personnes de rencontre », *Cahiers internationaux de sociologie*, vol. CXXIV, 2008, p. 179-193. ◆ [6] BECKER, Howard S., « Biographie et mosaïque scientifique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 62-63, 1986, p. 106 ; CORBIN, Alain, *Historien du sensible, Entretiens avec Gilles Heuré*, Paris, La Découverte, 2000, p. 187. ◆

« d'une manière très stéréotypée voire simpliste[7] ». Dilworth B. Parkinson, qui a mené une enquête linguistique au début des années quatre-vingt, au cours de laquelle il a lui-même été appelé ainsi à plusieurs reprises, rapporte que la majorité de ses informateurs égyptiens estimaient que le mot était en train de mourir, et quelques-uns lui ont déclaré ne l'avoir entendu pratiquement que dans des films ou à la télévision, à l'adresse, par exemple, d'un patron de bar grec[8]. Respectueux ou dépréciatif selon les circonstances, le terme, assignait et, même s'il est moins employé, continue d'assigner à celui auquel il s'applique une position sociale. Mario note : « Quand au Caire on m'appelle *khawâga*, cette formule [...] désigne ma place, me confère un statut. »

*Khawâga Mario* n'a pas été retenu, car nous savions que la plupart des lecteurs de langue française liraient spontanément *kawaga*, prononçant *k* la translittération *kh* qui correspond à une consonne arabe équivalant au *ch* allemand dans *suchen*. Et nous craignions que, du coup, ils pensent spontanément au café (*kahwa*) et à ceux qui le confectionnent. Ce qui n'a pas grand-chose à voir.

## UNE LANGUE ET UNE CULTURE TIERCES ?

Puisqu'il parlait l'italien (le dialecte napolitain et la langue nationale), le français, l'arabe égyptien et l'anglais, j'avais également suggéré quelque chose comme *Un Italien parlant les langues*, qui fut immédiatement récusé : Mario me fit observer que, concernant un Italien du Caire, cette formule était un quasi-pléonasme.

Il était significatif d'ailleurs que j'aie fait connaissance de Mario et de sa femme au Centre culturel français qu'ils fréquentaient. Mario Rispoli parlait français « pour le plaisir ». Mais c'est bien plus tard que je saisirai ce qui motivait son amour pour cette langue.

À travers de nombreux exemples quotidiens, à commencer par celui de sa famille, on perçoit dans son récit comment le français avait pu être une *langue véhiculaire* (ou supra-locale). Elle ne concernait pas l'ensemble de la société égyptienne, mais au moins certaines de ses fractions : prenant place entre l'arabe indigène et la langue maternelle de chaque minorité, elle était

[7] Ryzova, Lucie, *L'*effendiyya *ou la modernité contestée*, Le Caire, Cedej, 2004, p. 99-100. ◆ [8] Parkinson, Dilworth B., *Constructing the Social Context of Communication. Terms of Adress in Egyptian Arabic*, Berlin-New York-Amsterdam, Mouton de Gruyter, 1985, p. 182. ◆

utilisée pour l'intercommunication par des communautés non seulement nationales et linguistiques, mais confessionnelles ou ethniques différentes. Son usage pouvait dessiner aussi les contours d'une communauté transversale, formée par les locuteurs qui, autochtones ou non, au-delà d'un emploi utilitaire du français, se distinguaient en élisant cette « langue de culture », qui était en outre opposée à celle des oppresseurs britanniques. Et les deux types d'usage, l'un cultivé, l'autre assurant d'abord une intercompréhension de tous les jours, se combinaient selon un nombre infini de variations. On voit de quel côté se situait la francophonie de Mario Rispoli, dont le français était une langue choisie ainsi que la culture, tierce en quelque sorte, dont elle était le support.

En pénétrant dans l'univers coutumier d'un Italien du Caire d'origine napolitaine, je n'étais pas vraiment surpris, des goûts et des sonorités m'en étaient déjà familiers. Plus nouveau était le répertoire des référents intervenant dans l'édification de Signor Mario : outre la langue « apprise nulle part, et partout » — il y a été « jeté » — et la cuisine (toujours), l'opéra, *Nabucco*, V.E.R.D.I. (Vittorio Emanuele Re d'Italia), la mémoire du Risorgimento et de Garibaldi, les chansons, les films, la poésie, les cérémoniaux religieux, les histoires du grand-père, le long récit de la grand-mère, les magazines venus de l'autre côté de la mer…

Et au-delà de ce monde clos sur lui-même, le lycée de Bab el-Louk, indissociable de deux éléments qui se complétaient : le scoutisme et les juifs, majoritaires dans cette institution laïque. Mario note : « La grande révélation, la véritable découverte, correspondra à mon entrée au lycée de la Mission laïque française. C'est pour moi une ouverture sur le monde : je sors du milieu italien où j'étais confiné ». Cet univers, ajoute-t-il, qui n'avait rien à voir avec le monde familial, était une construction artificielle : cosmopolite. Ses propos sont très proches de ceux que j'ai relevés chez André Green, dont le patronyme apparaît à travers l'évocation par Mario d'un passage qui s'ouvre dans la façade d'un immeuble de l'actuelle rue du 26-Juillet (précédemment Fouad I[er]), où les initiales de la famille Green figurent toujours. André Green résume le cosmopolitisme au sein duquel il a été lui aussi élevé et dont le français était la seule langue concevable : « en dehors des "indigènes", le mélange des communautés m'a initié à la diversité des peuples ». Lui aussi parle de l'idéalisation de la France à laquelle ses professeurs contribuaient. Il note également : « Le lycée me donnait l'ouverture sur l'ailleurs :

il alimentait le besoin d'une histoire qui expliquait pourquoi nous parlions français et ce à quoi renvoyait l'au-delà de l'Égypte[9] ».

Mario avait fait un jour cette remarque : « Compte tenu des grandes aspirations que l'on nous avait inculquées dans ce lycée du Caire, nous étions tentés d'entrer dans la Légion étrangère ou, au moins, de devenir francs-maçons ». Et la source d'étonnement majeure a été pour moi l'assemblage hétéroclite, bouillonnant, d'aspirations, de figures héroïques de tout acabit, de modèles contradictoires, dont on trouve en particulier l'écho dans le chapitre « Muss I Den » : rêver du joueur de cornemuse, sonnant la charge à El-Alamein (« évidemment, j'aurais dû haïr les joueurs de cornemuse »), pleurer à la défaite française de Diên Biên Phu et chanter *Le Déserteur* de Boris Vian… Y cohabitent Arthur Koestler, lord Baden Powell, Rudyard Kipling et André Maurois, Elvis Presley et le père de Foucauld. Plus tard, Corto Maltese est venu prolonger les rêves de l'adolescence, si l'on en croit cette note qui n'a pas trouvé place dans ce livre : « Paris, 20 août 1995. Hugo Pratt est mort. Corto Maltese, désormais enfermé dans le temps, bloqué par l'absence, me hante, avec les autres personnages. J'aime son dessin, ses histoires parce qu'elles représentent les images qui ont nourri mon enfance : l'officier colonial, le "fardeau de l'homme blanc" évoqué par Kipling, l'aventure italienne dans un rêve d'Empire, autant d'images que j'ai dû abandonner, au gré de mes réflexions et de la logique du monde réel. J'aime ces personnages et ces histoires, car ils me permettent de retrouver impunément un rêve désormais dépassé, politiquement inopportun. »

◈ ◈ ◈

Voilà donc quelques repères dans ce qui fut l'élaboration de ce portrait de Mario Rispoli Italien du Caire, de ce récit patchwork. Maintenant qu'il a disparu, je sais que des blancs subsisteront définitivement. Disparate et lacunes ont au moins la vertu de rappeler ce qu'a d'illusoire l'idée de l'exhaustivité, ainsi que celle d'une identité unitaire.

Le compromis d'écriture dont ce livre est le résultat a été indissociable d'un ajustement des regards, à la recherche de la bonne distance, ou, plutôt *des* bonnes distances, que nous devions confronter et accorder entre elles. Il s'agissait en premier lieu de celle que l'entreprise autobiographique de Mario Rispoli requérait, par rapport à lui-même, à ses sentiments passés, à

[9] Green, André, *Un psychanalyste engagé, conversations avec Manuel Marcias*, nlle édition, Paris, Hachette, 2001 [1994], p. 18 et 20.

ses évolutions, dont la restitution fait l'un des prix de ce travail — l'enfant croise l'adulte qui le regarde, et se souvient —, pas seulement le recul qu'il lui fallait prendre, mais son engagement par rapport à son histoire. Cette distance-là pouvait avoir la violence d'une rupture — rupture de liens ? C'est elle que l'on décèle dans un bref texte dans lequel il revenait sur cet *Italien du Caire* en cours d'écriture : « En octobre 2002 j'ai jeté trois cents kilos de papier, cinq décennies de notes et de considérations quotidiennes. Je veux une vie nouvelle, libre, fondée sur l'expérience. Il y a des moments où les choses se font sans effort, sans souffrance, mais dans une rageuse impatience. En cela je dois tenir de ma mère, capable des plus grandes froideurs et des pires furies. Elle avait décidé un jour de détruire, de neutraliser ce qui pouvait attester de son mariage, de l'origine de son époux, en me privant de la possibilité de me réclamer d'une paternité et d'une histoire masculine. »

Il s'agissait d'autre part de la distance que mon intervention introduisait dans la structure du récit, avec les biais que j'y apportais, notamment les réticences que j'éprouvais devant certains thèmes, le scoutisme ou, à un moindre titre, la francophonie, et la tentation de l'en éloigner — mais Mario résista fermement à mes tentatives, me forçant à mesurer toute l'importance qu'ils revêtaient à ses yeux. Il me fallait apprendre, aussi, à évaluer la juste distance que je devais garder à l'égard de ce texte qui m'impliquait sans être mien. Je n'avais pas imaginé que je serais si brutalement confronté à celle, incorrigible, de la mort.

JEAN-CHARLES DEPAULE

## BIBLIOGRAPHIE


Becker, Howard S., « Biographie et mosaïque scientifique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 62-63, 1986, p. 105-110.

Bourdieu, Pierre, « L'illusion biographique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 62-63, 1986, p. 69-72.

Clifford, James, *Malaise dans la culture, L'ethnographie, la littérature et l'art au XX^e siècle*, Paris, École nationale des beaux-arts, 1996.

Corbin, Alain, *Historien du sensible, Entretiens avec Gilles Heuré*, Paris, La Découverte, 2000.

Depaule, Jean-Charles, « *À force de marcher…* À propos de déambulations descriptives », in Samia Naïm (dir.), *La rencontre du temps et de l'espace. Approches linguistique et anthropologique*, Louvain-Paris-Dudley, Ma, Peeters, 2006, p. 7-34.

Depaule, Jean-Charles, « Personnes de rencontre », *Cahiers internationaux de sociologie*, vol. CXXIV, 2008, p. 179-193.

Green, André, *Un psychanalyste engagé, conversations avec Manuel Marcias*, nlle édition, Paris, Hachette, 2001 [1994].

Parkinson, Dilworth B., *Constructing the Social Context of Communication. Terms of Adress in Egyptian Arabic*, Berlin-New York-Amsterdam, Mouton de Gruyter, 1985.

Ryzova, Lucie, *L'*effendiyya *ou la modernité contestée*, Le Caire, Cedej, 2004.

Williams, Patrick, *Nous on n'en parle pas : les vivants et les morts chez les Manouches*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 1993.

# TABLE


CHAPITRE I
**LE VOYAGE EN ITALIE** 9

CHAPITRE II
**RUE MALIKA FARIDA** 31

CHAPITRE III
**DÉCOUVERTES** 57

CHAPITRE IV
**MUSS I DEN — L'HISTOIRE RÊVÉE** 91

CHAPITRE V
**LA PISCINE DE L'EZBÉKEYYA** 111

CHAPITRE VI
**UN MÉTIER** 131

CHAPITRE VII
**CENSURE ET POLICE POLITIQUE** 159

CHAPITRE VIII
**GUERRES (1)** 171

CHAPITRE IX
**GUERRES (2)** 191

CHAPITRE X
**CARICA DI LACRIME E DI LUTTI…** 215

POSTFACE
**FAIRE LE PORTRAIT DU *KHAWÂGA* MARIO ?** 235